

Mon cher Gyorgy,

Si je t'ai appelé, c'est qu'il y a quelque chose qui me questionne... Pourquoi, nous compositeurs de la génération qui vient après celle « qui a tout eu », sommes-nous si peu solidaire les uns avec les autres ? Qu'est-ce que nous redoutons les uns des autres à ne pas échanger nos savoirs et nos faïres pour que nos musiques soient scéniquement présentes et non absentes dans un réseau envahi d'autosatisfactions ? La concurrence ? Elle ne fonctionne pas dans la différence. Nos musiques ne peuvent pas rentrer en compétition puisque nous ne copions pas les anciens (comme la majorité des compositeurs prétendus de « musique contemporaine » qui est la musique savante du XXe siècle pas du XXIe siècle). Pas copier est la marque de l'originalité qui différencie nos musiques.

Pourquoi l'époque abondante de créativités abondamment écoutées ne s'est-elle pas perpétuée après les années 70 ? Qu'est-ce qui a provoqué ce divorce public avec la musique savante vivante ? est la question que tout le monde s'est posée dans les années 80 du XXe siècle sans pouvoir donner les réponses nécessaires pour supporter l'hostilité encore actuelle contre la réalité portée par l'originalité de nos musiques. Et, le passéisme (post-moderne puis « néoclassique » sic) n'a pas été la solution, mais a ouvert la décadence généralisée de la musique savante vivante. Dans ce contexte hostile et violent, nos musiques originales ont servi de prétexte au refus de leur échange, au refus de leur jouissance de leur écoute, à l'indisposition publique de sa curiosité, au refus de découvrir les différences (les inconnus) existantes ; attitudes publiques et politiques, surtout politiques qui ont rendu public cette musique savante vivante passéiste (néoclassique) pour l'une et, clandestine (expérimentale) pour l'autre. Cette clandestinité dure pour moi depuis 40 ans ; toute ma carrière, à part quelques exceptions éphémères.

En quoi cette clandestinité me dérange ? car en réalité, je n'ai jamais cessé de créer des musiques originales. Cette clandestinité me dérange, car la musique ne se partage pas, elle reste secrète, même par sa diffusion massive à travers Internet (le nombre de mes albums téléchargés dépasse le disque d'or !) mais aucun retour, aucun échange. Ce qui me chagrine est que le public ne comprend plus rien de la musique (je le constate à chaque fois, lors de mes concerts). Ou, ce public est resté figé derrière, accumulant son ignorance et son effroi pour ne plus rien comprendre à ce qui se passe là et maintenant. Ce manque d'échange provoque le manque de moyens orchestraux et technologiques, tous couteux pour réaliser nos musique ; quoique. Mon petit chez moi est transformé en studio d'enregistrement de musique polytrajectophonique unique au monde qu'on ne retrouve nulle part ailleurs ! Et le nombre d'orchestres que j'ai monté va de l'orchestre symphonique à l'orchestre de chambre. Là, maintenant j'ai formé le quatuor des Guitares Volantes qui va être suivit par un quatuor vocal. Est-ce une véritable clandestinité, ou est-ce l'affirmation de la non-appartenance à la musique officielle largement subventionnée ?

Qu'est-ce qui a provoqué la réaction d'ignorance entre nous compositeurs, à partir des années 80 du XXe siècle, constatant que la scène (lieu de notre travail) nous échappait (conséquence du divorce public et institutionnel avec notre musique savante vivante originale) ? Nous aurions dû au contraire, pour que vivent nos musiques, nous soutenir les uns les autres, pour que nos musiques soient scéniquement entendues. Prendre et garder ensemble la scène. Mais en fait, nous nous sommes fait impressionner par la hiérarchie institutionnelle du pouvoir qui nous a trahis et humiliés : à obliger à quémander à mendier pour se voir refuser. Nous avons confondu l'autoritarisme administratif et la légitimité humaine d'existence de la musique, la nôtre celle de la génération suivante. Sachant qu'ensemble, par nos différences, celles de nos oeuvres, nous artistes assemblés formons les mouvements des sillages identifiés du sens nécessaire à la bonne santé de nos sociétés, que seuls et isolés sans espace public de musique nous ne pouvons rien agir ce pour quoi la musique existe : générer la sympathie et susciter le développement de l'intelligence par le vibratoire.

Aujourd'hui, comment rattraper cette erreur de jeunesse qui nous isole encore + et crée tant de dommage ?

Je connais la réponse à cette question, mais je n'ai pas la solution concrète tellement mon isolement est intense. J'ai agi seul, en conséquence, j'ai monté le studio du centrebombe en 1991 en m'expatriant de Paris pour vivre ici dans le Sud-Ouest toulousain et, je me suis bien « cassé les dents » face au pouvoir de la politique, celui de la propagande culturelle portée par les fonctionnaires qui ignorent la création originale par mépris et, face au manque de participation des musiciens et des artistes qui sont venus en majorité « piller » le studio qui a provoqué sa faillite en 1997. C'est dégoûté que je suis parti vivre aux États-Unis. Puis revenu dégoûté du protectionnisme américain syndiqué anti-musicien étranger. Pourtant, toujours j'insiste depuis 40 ans à ce qu'on ne reste pas isolé. Mais, sans succès. Isolé les artistes, a été et reste le but de la politique culturelle, à ce que les artistes ne mettent plus dans la tête de la jeunesse des espoirs de liberté.

Mathius

Aussi, cet isolement montre à quel point nos mondes diffèrent, jusqu'entre tous, à ne pas se comprendre. Ce que vit un être humain, créant de son imaginaire, isolé, devient étranger à toute autre personne. Et de ce fait, incompréhensible. Sans l'armada commerciale, pas d'uniformisation possible de nos différences ; ce, pour la digestion publique des originalités uniques.

La musique, tant multipliée en disques 45 et 33 tours dans les années 60 à 70 du XXe siècle, répondait à une demande : le rock and roll donnait le sentiment d'être libéré de l'autoritarisme qui a amené les horreurs vécues pendant la dernière guerre mondiale, le jazz libérait l'esprit par réintroduire l'improvisation dans la musique (que le rock and roll a repris). L'avant-garde artistique se déployait sans limites dans la créativité. Mais ces musiques multipliées par disques sont celles des vainqueurs : les Américains (et des Anglais, leurs cousins). Tout ça, va de pair avec le culte des vainqueurs américains. La mode vestimentaire de la jeunesse est et reste toujours le jeans américain. Le « complexe de supériorité » qu'on retrouve chez ses musiciens américains, même ceux de l'avant-garde expérimentale, à mépriser les Européens est parlant (la production de disques comme celle aujourd'hui de cinéma dépasse de loin la production « visible » européenne et mondiale).

Partager son monde imaginaire de créations musicales à toujours eut un coût, un coût qu'il est favorable d'investir ou pas. L'investissement humain dans la réalisation de musiques uniques et inouïes a été politiquement abandonné par les Européens (on se demande pour quoi et comment cette avant-garde a été tant investi humainement et financièrement ?). La question fondamentale est pourquoi les Européens ont stoppé leurs investissements dans la musique de la nouvelle génération de compositeurs ? Plus d'argent, disait Salabert. Après l'arrêt du marché du vinyle 33 tours dans les années 80, il fallait « restructurer » le marché. C'est là que les musiciens ont commencé à morfler. Avec l'arrivée du CD, les grosses majors rachetant tous les labels de disque ont commencé à « épurer » leur catalogue simplement en posant une barre de taux de vente ; en dessous de la barre, tout était viré, au-dessus, le reste était surproduit (tel est le cas Michael Jackson, un produit commercial du triomphe culturel américain. Sa musique n'est que le véhicule de la domination politique par le commerce, sa distribution mondiale). Aujourd'hui, la disparition du CD pour un fichier numérique n'a pas favorisé l'investissement ni humain ni commercial, au contraire, chacun télécharge et consomme, et, jette (oublie). Le contenant est devenu + important que le contenu (l'iPhone que la musique). L'argent public conditionnel des subventions a aggravé le phénomène pour amener à la lumière des scènes toute la médiocrité que l'Europe et le monde puissent produire de la soumission. L'équation de la politique culturelle nationale et européenne se convainc que la médiocrité est plus vendeuse que le talent (incompris, sic), (l'exemple d'un J. M. Jarre concertant place de la Concorde et ailleurs ou le surfinancement de l'amateurisme ou le cachet de 280 000 € pour un DJ passant des disques, un 14 juillet pour la mairie de Toulouse, tout ça payé par les contribuables est parlant).

Les arts originaux et uniques des artistes talentueux se sont fait piéger par l'exigence politique du « poids public » de l'artiste (le nombre de bulletins de vote (crus) acquis au prorata de la subvention remise) : « on ne prête qu'aux riches » (sic) même avec (et surtout) l'argent public. Les impôts est le revenu le + stable sur lequel les banques d'affaires investissent. Le marché est rentré dans le domaine public et gouverne les politiques nationales. Ce marché, depuis 74 ans, est celui des Américains dominants (que les Japonais puis les Coréens en vain essayent de contrarier). Nous sommes tous des Américains fruits de la globalisation = la domination mondiale du « way of life » = du mode de vie américain qui ruine l'indépendance des ménages endettés.

Va ensuite expliquer ça aux directeurs d'instituts grassement financés, dont le pouvoir l'a envoyé sur une sphère où tout le reste paraît fade et grotesque, alors qu'il est lui-même fade et grotesque. Ça a commencé avec Boulez, ça, on l'a su et vu, et ça c'est propagé partout où on devrait pouvoir travailler. Mais pour travailler, il faut montrer son pass : la faveur du ministère de la Culture (anciennement, de la propagande et de l'information) (pour récupération de l'argent public investi). Mais tout ça est un leurre. Une stratégie d'appauvrissement de l'Europe entamée à partir du « plan Marshall » qui soumet l'Europe (riche) au péage (l'exemple de la Grèce ruinée 61 ans plus tard par une banque d'affaires privée américaine n'a même pas éveillé les consciences européennes du parlement vendu aux Américains). (Et les transgéniques interdits ceux de Monsanto passent ici pourquoi ? est un autre exemple parmi tant d'autres). Avoir vécu aux États-Unis m'a fait comprendre le taux de violence investi dans leur domination du monde, c'est pathologique.

C'est vrai que de nos « petits mondes » imaginaires, on ne fait « pas le poids ». Mais à refuser d'être utilisé tels des objets qui véhiculent la domination politique qui assouvit tant d'êtres humains avec qui ensemble nous pouvons vivre une vie épanouissante au lieu de cet esclavage qui menace chaque vie humaine à mourir dehors ignorée des autres, préserve la liberté de créer des musiques inouïes.